

des du Bas-Canada et les Etats de nos industriels voisins, par les chemins de Québec à Richmond, de Montréal et de St. Hyacinthe à Melbourne et de Melbourne à Portland sur l'Atlantique.

La population s'accroît tous les jours avec une rapidité étonnante, surtout depuis que le clerge, prenant à cœur l'établissement des Canadiens sur le sol de la patrie, répète aux fidèles confies à ses soins ce que Josué dit aux enfants de la tribu de Joseph : " *Si populus multus es, ascende in silvum et succinde tibi spatia.* "

Pour moi, si je pouvais me faire entendre de tous nos compatriotes qui chaque année passent à l'étranger, je leur dirais : Avant de quitter votre pays et de lui faire votre dernier adieu, venez donc contempler un instant les magnifiques forêts qui couvrent les Townships de l'Est et qui n'attendent que les coups de votre hache pour se changer en champs couverts de riches moissons. Les obstacles qui vont s'offrir à vous sont grands, je le sais, mais il s'agit aussi d'éviter un grand malheur, celui de quitter sa patrie. Rien ne résiste à un travail constant ; armez-vous donc de courage et restez avec nous. Croyez-moi, quelque riantes que soient les contrées où vous rêvez le bonheur, elles ne vous feront jamais oublier le pays qui vous a vu naître et grandir : il est si vrai, voyez-vous, le vieil adage :

Rien n'est si beau que son pays !

Bien aimés compatriotes, restez dans votre belle patrie, conservez-lui votre cœur, donnez-lui votre intelligence, gardez-lui votre bras, fécondez-la de vos sueurs, sanctifiez-la par le parfum de vos vertus. Si cependant vous voulez, malgré nos désirs, prendre le chemin de l'exil et nous quitter, partez. . . mais conservez dans votre cœur l'amour de la religion sainte dans laquelle vous avez été élevés qui seule pourra consoler vos vieux jours, de la vie que dans laquelle vous avez appris à prononcer le nom de celle qui veille sur votre berceau, de la patrie où vous laissez tant d'amis et de si doux souvenirs. Partez et que Dieu vous bénisse sur la terre étrangère !

Moi, je préfère ma patrie,
Avant tout je suis Canadien . . .
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrierais : j'ai perdu le bonheur !

Charmante Abeille ! tu aimerais sans doute connaître le nom de celui qui comptant sur l'indulgence de tes joyeux lecteurs, vient de remplir, si mal-à-propos peut-être, plusieurs de tes allégoies ; je n'ose toutefois te décliner un nom qui n'a aucun droit de figurer sur tes colonnes, mais je te dirai avec le cygne de Mantoue (auquel tu pense

bien que je ne veux pas me comparer) :

Mlle ego qui quondam gracili modulatus avenâ Carmen . . .

Où, c'est moi qui, empruntant le langage des muses, t'ai souhaité lorsque tu pars, le bon voyage dans la carrière que tu parcours si bien. Tes lectures, alors, comme ensuite au retour de la nouvelle année, ont bien voulu accueillir favorablement les faibles essais de ma muse : j'attends la même indulgence aujourd'hui. Il est vrai que dans ces beaux jours je jouissais du droit de bourgeoisie dans ta ruche ; mais ne pourrait-il pas en être de ta république comme de celle de l'ancienne Rome qui n'a grandi qu'en admettant les barbares parmi ses citoyens ? Oh ! que je connaissais bien peu l'avenir quand je t'ai conseillé de prendre garde

"De t'éloigner des lieux où tu reçus le jour" car tu me punirais bien si tu suivais le conseil que je crus devoir te donner à ton départ !

Mais non, viens toujours charmer ma solitude !
Viens, toi qui sais si bien égayer les esprits
Et mêler des douceurs aux soncis de l'étude !
Mon amour, tu le sais, t'est de longtemps acquis.
Vole et vole sans cesse, ou plutôt suis la pente
Que nazuère un heureux favori d'Apollon
Montrait à tes amis si douce et si coulante
Et dussé-je passer pour importun trélon,
Je veux de tous les sues dont tu choisis l'essence
Recueillir et garder la pure et fine fleur
Car qui ne peut de toi dire avec complaisance :
L'entendre est un plaisir. et la voir un bonheur ?

T. C.

Un *quidam*, qui n'assiste pas aux séances de notre société littéraire, m'entendant dire l'autre jour, que j'allais à la séance, me fit cette question : " à quoi vous occupez-vous donc dans ces séances ? et quel plaisir y trouvez-vous ? " Comme l'assemblée sonnait et que Rusticus devait parler, je ne pris pas le temps de lui répondre. Aujourd'hui je veux le satisfaire, quoiqu'un peu tard, lui, et tous ceux qui seraient tentés de me faire la même demande.

A chaque séance, on voit monter à la tribune quelques nouveaux orateurs, qui tous savent nous charmer et nous intéresser ; on fait des propositions qu'on discute, qu'on combat ; on s'anime, on prend feu, on conteste l'influence d'Adam, Moïse &c. On fait des hérésies, et même assez souvent, mais nous ne nous laissons pas excommunier ; car nous avons un Mentor éclairé qui aussitôt nous ouvre les yeux ; nous reconnaissons notre incapacité et nous quittons là nos sentiments. Voilà ce qui nous fait surtout trouver notre congrès agréable. En effet voyez deux membres de la société-Laval s'adresser la parole le jeudi matin quels sont leurs premiers mots ? Il y a séance ce soir ; et ils

se réjouissent d'avance.

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement ceux qui font partie d'une société littéraire qui éprouvent ce plaisir ; rappelons-nous la célèbre séance du 8 Février. Tout le jour on ne fit que parler de ce qui devait avoir lieu le soir, et chacun était impatient de toucher à ce moment désiré. Evone ! le voilà enfin venu. ais quel désappointement ! quelle tristesse succède à la joie ! . . . Il n'y a pas de séance . . . On se dit les uns aux autres avec indignation : "pourquoi donc nous tromper ainsi ? " Cependant on obtient par des instances répétées la faveur d'avoir une séance. Aussitôt on voit renaître le plaisir et presque tout le monde abandonner la récréation pour se rendre à l'assemblée. Jugez par là si nos séances sont intéressantes, car, pour des écoliers surtout, l'agréable doit se réunir à l'utile.

B. P.



MINES DU MEXIQUE.

A cette époque, où l'on ne parle plus que de mines d'or, vos lecteurs ne verront peut-être pas sans intérêt, le tableau officiel de la quantité d'argent et d'or sortie de l'hôtel de Mexico, durant une période de 107 années consécutives de 1733 à 1840.

Cette période offre un total pour l'argent de 1,335,932,506 piastres et pour l'or de 65,587,603 piastres ; formant un total de 1,401,520,109 piastres. Et en 1804, l'hôtel de Mexico livra à la circulation 26,139,000 piastres, chiffre qu'elle n'avait jamais atteint et qu'elle n'a pas resaisi depuis.

Les troubles et les guerres civiles ont été bien funestes à cette espèce d'industrie ; puisqu'en 1837 le même établissement n'a émis que 5,106,000 piastres seulement. Il s'est un peu relevé depuis cette époque ; mais il n'a pu remonter aux quinze et vingt millions de piastres qu'il a obtenus habituellement, depuis les années de 1750 à 1850.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abille*.

AGENTS.

Chez les Externes, M. J. COTÉ.

A la petite salle, M. E. TASCHEREAU.
Au collège St. Hyacinthe, Mr. ADOLPHE JACQUES.

L. C. O. Grénier *Gérant*.